

Pastorale américaine, une certaine idée du terrorisme

Dominique Loubert

Que les périodes politiquement troubles et agitées et les énergies militantes qu'elles génèrent trouvent un écho chez les écrivains et notamment les romanciers, c'est là une évidence. Sans nécessairement devenir militante, la littérature se penche sur le militantisme, qu'elle observe, dissèque et digère, le restituant sous forme de matériau romanesque construit.

C'est à cette entreprise que s'est livré Philip Roth dans *Pastorale américaine* (traduction littérale du titre d'origine, *American Pastoral*) en 1997.

Meredith Levov, issue d'une famille juive parfaitement américanisée, fait exploser une bombe et tue une personne. L'acte terroriste est posé : On est en 1968, Merry a 16 ans ; elle fait partie d'un groupe de jeunes décidés à faire entendre leur refus de la guerre du Vietnam.

Philip Roth met cet attentat au cœur de son roman, mais en l'absence de Merry, entrée dans la clandestinité. Ce sont donc plutôt les regards et les propos que son acte suscite qui sont la matière du roman, avec en figure centrale le père, Seymour Levov, qui tente de comprendre le geste terroriste, d'en percevoir la gestation, autour d'une question lancinante, obsédante : est-ce un acte insensé, révélateur d'une personnalité perturbée ou un acte politique plein de sens, porte-parole d'une génération qui est celle d'Angela Davis ?

Le titre du roman étonne puis parle. On y voit aisément un renouvellement bucolique du cliché du "rêve américain". En mai 1999, Roth éclaire ce titre, après avoir souligné que l'expression "american pastoral" est aussi peu usitée que sa traduction française : "La pastorale, c'est le rêve de tout un chacun, celui d'une vie aboutie, gratifiante et sereine. Une existence bucolique toute de calme, d'ordre, d'optimisme et de réussite alors qu'à l'horizon la folie collective menace. Mon livre est le récit de tout ce qui s'est dressé pour faire obstacle à la réalisation de cette aspiration profonde dans les années soixante" [1].

Ce roman fait partie, avec *La tache* et *J'ai épousé un communiste*, d'une trilogie sur la quête identitaire face aux grands bouleversements de l'Amérique. Philip Roth y cède la parole à son double littéraire, l'écrivain Nathan Zuckerman, (il s'agit là d'un personnage récurrent des romans de Roth depuis 1979), observateur et analyste des blessures de la société américaine.

L'histoire est complexe et se constitue par strates successives, mais il est possible, pour situer les protagonistes, de la résumer ainsi : Nathan Zuckerman, lorsqu'il était enfant, au début des années quarante, a connu et admiré Seymour Levov, un jeune juif américain issu d'une famille de la *middle class* de Newark, surnommé pour son physique séduisant "le Suédois" et à qui tout réussit. En 1995, Levov et Zuckerman se revoient, à l'initiative de Levov qui a effectivement "réussi dans la vie" mais semble vouloir parler d'un "choc" (p. 39)... Lorsque Levov meurt sans avoir parlé, comme si la mort venait à point nommé pour dispenser de la confidence, Zuckerman intrigué se lance dans une sorte d'investigation qui le conduira à cerner ce "choc ravageur". Le roman est le récit de cette quête.

L'acte terroriste au cœur du roman

Roth situe son histoire dans un contexte politique aux enjeux forts, celui de l'engagement américain au Vietnam, engagement militaire qui perturbe les vies, trouble et suscite les consciences.

Né en 1933 dans le New Jersey, Roth a grandi dans la *middle class* de Newark, où il situe fréquemment ses récits. Le fait qu'il soit juif n'est pas déterminant. Il s'affirme au contraire "*américain tout court*" (titre d'un article du Monde paru le 11 novembre 2002) plus que juif américain. Il a 35 ans en 1968 et évoque ainsi cette période : "Les années soixante furent chargées de rage, d'exhibitionnisme, de nouveauté, de spectacle et de tragédie. J'étais là, j'ai vécu. J'ai regardé. Un jour j'ai essayé de capter toutes ces émotions pour les restituer. Elles sont au cœur de mon histoire" [2].

Il évoque, dans *Pastorale américaine*, la gestation du militantisme (rébellion adolescente, prise de conscience aiguë de certains dysfonctionnements...), les manifestations d'engagement (appartenance à un réseau, réunions, tracts, manifestations...) et l'acte terroriste ultime (bombe et entrée dans la clandestinité). Il soulève certaines des questions que pose tout engagement militant, questionnant par exemple le sens que peut avoir le militantisme fervent lorsqu'il s'exerce dans une petite ville, devant un public frileux et désengagé que l'acte terroriste effectivement terrorise et durcit dans sa frilosité.

Les deux visions antithétiques s'opposent traditionnellement : acte politique fort, vital et sensé selon les uns ; acte insensé et mortifère pour les autres.

Angela Davis convoquée et contestée

Lorsqu'Angela Davis elle-même entre dans la fiction, devient personnage du roman et rencontre Seymour Levov (il s'agit d'une "conversation à cœur ouvert" imaginée par Levov dans son désir absolu de comprendre), elle donne à l'acte de Merry une coloration militante très structurée : "C'est une combattante de la liberté, pleine d'audace politique ; elle est le fer de lance de la résistance populaire à un gouvernement fasciste qui étouffe toute dissidence par la terreur. Son acte n'est criminel que selon la définition d'un Etat lui-même criminel, qui ne cesse de commettre des agressions sauvages dans le monde entier pour préserver la répartition inégale des richesses et maintenir l'oppression des masses par les institutions qui protègent la classe dominante". L'acte terroriste "situe la contestation sur le seul terrain où l'Amérique l'entende" (p. 225).

Au moment où Roth donne du militant une image positive, une image qui colle à ce que la pensée et la littérature militantes elles-mêmes proposent, il est à noter qu'il le fait par tout un jeu de distanciations (Roth fait parler Zuckerman qui fait parler Seymour qui fait parler Angela Davis...), comme s'il tenait à souligner que, si cette façon de voir l'intéresse au même titre que les autres, il n'y adhère pas : les propos rapportés sont à ce point un résumé fidèle (proche, malgré l'absence de guillemets, de la pure citation) de la pensée d'Angela Davis qu'on a l'impression d'avoir sous les yeux un précis d'histoire du militantisme, auquel le romancier se réfère par souci d'exhaustivité et d'objectivité. C'est dire à quel point *Pastorale américaine* est un roman sur le militantisme sans que Roth ait propension à être un militant ou même à manifester une sorte de sympathie pour les militants.

Face à cette définition militante du terrorisme, la deuxième perception - celle qu'il est convenu d'attribuer à l'Américain moyen - est assumée par un personnage important du roman, Jerry, qui est le frère de Seymour et donc l'oncle de Merry. C'est un chirurgien réputé de Miami, spécialiste en cardiologie. Il est le premier à porter à la connaissance du narrateur et du lecteur l'acte terroriste meurtrier, et il le fait en des termes forts, teintés de mépris, qui insistent sur la monstruosité ("la petite meurtrière, son monstre de fille", p. 100) et le dérisoire, le décalage flagrant entre l'intention militante et l'impact effectif de l'acte : "...la gosse qui a arrêté la guerre au Vietnam en faisant sauter quelqu'un qui postait une lettre à cinq heures du matin, un médecin en route pour son hôpital. Elle a porté la guerre à l'attention de Lyndon Johnson en faisant sauter la poste du Magasin général. Le patelin est tellement petit que la poste se trouve dans le magasin. Tu achètes les timbres au milieu de la javel et du savon. [...] C'était en 68, à l'époque où on commençait tout juste à faire n'importe quoi. Les gens ont subitement été forcés de comprendre ce que c'était que la folie. A bas les inhibitions. L'autorité impuissante. Les gosses qui pètent les plombs, qui se mettent à intimider tout le monde. Elle est vraie cette révolution ? On joue à quoi ? Aux gendarmes et aux voleurs ? Les jeunes mettent le pays à feu et à sang et les adultes commencent à déjanter à leur tour." (pp. 102-103)

Choissant de prendre, pour porte-parole de cette conception traditionnellement nourrie par le bon sens et l'individualisme populaires, non pas un Américain moyen mais un membre de la bourgeoisie cultivée, un chirurgien de renom, Roth lui donne envergure, la rendre audible et recevable, comme s'il voulait signifier que les théories militantes qui légitiment le terrorisme ne tiennent pas devant les faits, devant la mise à mort des "innocents". L'innocent tué par l'explosion de la bombe se trouve être un médecin. Le choix est symboliquement parlant : Merry donne la mort à un individu dont la fonction est de donner la vie. Son acte est ainsi d'emblée perçu comme inacceptable. La position de Roth, dans un roman où il délègue la parole, se construit sans doute à partir de tels indices.

"Le roman n'a pas à respecter un cahier des charges politique"

Si le récit s'arrêtait là, à une évocation somme toute très conventionnelle des grandes lignes qui constituent l'acte terroriste et aux deux analyses strictement antithétiques qui le perçoivent, il serait de l'ordre du témoignage sur une période troublée.

Philip Roth a une tout autre ambition, lorsqu'il définit le rôle (l'efficacité ? le talent ?) du romancier, sa supériorité sur l'homme ordinaire : "Tout le monde a en tête des personnages et des événements. C'est à portée de n'importe qui [...]. L'écrivain, c'est celui qui fournit l'étincelle [...] Le feu prend si c'est un artiste" [\[3\]](#).

Le romancier n'a pas de compte à rendre à la politique ; il s'estime en droit de donner du militant un

éclairage qui, pour être littéraire, n'est pas pour autant sujet à caution, soumis au regard narquois ou condescendant des politologues et sociologues. C'est ce qu'affirme Philip Roth lui-même en rappelant que le roman (entendu au sens générique) "n'a pas à respecter un cahier des charges politique" [4].

Ce qui intéresse le romancier lorsqu'il s'empare du personnage militant et de son acte terroriste pour en faire un matériau romanesque, c'est de creuser l'acte terroriste, de saisir le parcours psychologique qui va y conduire, et - on y revient toujours - de cerner la nature humaine dans une complexité qui échappe aux analyses rapides.

Roth dissèque et analyse l'acte militant en le tenant à distance, avec un intérêt d'entomologiste. On est aux antipodes du traitement que ferait du même sujet un auteur lui-même militant ou tenté par l'engagement politique. Le militantisme, abordé d'emblée et exclusivement sous l'angle de l'excès, du débordement, du dérapage, n'intéresse Roth qu'en tant qu'exemple des pathologies qui perturbent les comportements humains. L'idée que l'engagement politique puisse, nécessairement et légitimement, être du côté de l'excès n'est ici pas envisagée.

Ordre et chaos

Le roman met en scène le couple père-fille et la trajectoire romanesque est double : cerner la fille, Meredith, percevoir le parcours qui fait d'elle une terroriste. Cerner le père, Seymour, et le processus par lequel il va perdre sa naïveté et son innocence, quitter sa sérénité, sa confiance, ses illusions, sa "*pastorale*".

Dans les choix du romancier, c'est le personnage du père qui prévaut, comme si les "dégâts collatéraux" intéressaient plus Roth que l'acte en lui-même.

Le couple père-fille est antithétique. Leurs relations sont concurrentielles et peuvent se résumer schématiquement : Le père choisit et tente d'imposer son choix ; la fille résiste et détruit. Il choisit pour elle un univers protégé, clos, fait d'une sérénité factice et confinée ; elle provoque, fait exploser, montre une autre face du monde, plus proche du chaos que du "paradis". La structuration du roman en trois chapitres, "le paradis de la mémoire", "la chute" et "le paradis perdu", témoigne de cette tension entre idéal et chaos.

Le couple est allégorique - ordre vs chaos ; l'acte de Meredith est symbole : elle fait sauter un bâtiment représentatif des valeurs du vieux monde. A Seymour Levov que tente un univers ordonné et digne, qui voudrait rester en marge des turbulences de l'histoire, Merry lance un défi ; le choix de la sérénité frileuse est désormais impossible. Le message atteint le père ; si cet acte avait vocation à une portée plus large, plus politique, l'échec de Merry est cuisant.

Le récit d'une stupéfaction

Pastorale américaine est le récit d'un anéantissement et surtout d'une stupéfaction, du désarroi de parents qui ont bâti toute leur éducation sur des valeurs qu'ils jugent solides et qui découvrent un jour que leur enfant est responsable de la mort de plusieurs personnes.

Parlant des romans qui précèdent celui-ci, Roth affirme : "Dans la plupart de mes livres j'ai montré des gens qui lançaient des défis, au risque de tout démolir. Comme si l'action de mettre en pièces ce que d'autres ont construit était consubstantielle au genre humain. Cette fois j'ai voulu peindre le désir extraordinaire de mener une vie ordinaire" [5].

Il choisit donc de mettre au cœur du roman celui qui subit le défi plus que celui par qui le défi arrive ; il sonde plutôt Levov que Merry, l'Américain ordinaire que l'acte terroriste ébranle plutôt que la jeune fille qui produit cet ébranlement.

Le roman s'attache à la façon dont l'univers construit est mis en pièce, il jauge la vulnérabilité de l'homme face au malheur. Lorsqu'il évoque la tranche de vie qui précède l'attentat, Philip Roth multiplie les métaphores de la vie sereine et réussie évoquant tout à tour une "trajectoire stable", "un long fleuve tranquille", et même une "pelote de laine angora" (pp. 39 et 51). Lorsqu'il aborde la période qui suit l'acte et qui conduit Seymour Levov vers la mort, (il meurt en 1995, soit 27 ans après les faits, mais il ne s'est pas redressé), Roth parle en revanche en termes de ravage, d'anéantissement, de destruction, utilisant donc un champ lexical qui fait du père le lieu individuel de la dévastation causée par la bombe.

L'acte de Merry n'est pas, pour son père, l'occasion d'un éveil politique ; il contestait comme elle

l'engagement militaire au Vietnam, mais il nie à son attentat toute efficacité politique, ne serait-ce que parce qu'il est incapable de dépasser la douleur et la honte d'un acte qui frappe trop "près de chez nous". Cet acte le pousse en revanche hors de sa naïveté, de son innocence. Il découvre la culpabilité ; il est "ravagé par la honte, les incertitudes et la douleur pour le restant de ses jours" (p. 102). Vu ainsi, l'acte de Merry, qui avait ambition à faire émerger une culpabilité collective, celles des Américains, a suscité une culpabilité individuelle. La jeune fille a voulu situer l'action sur le plan politique ; elle l'a ancrée sur le terrain familial. Le ravage a eu lieu, mais ce n'est pas le bon. Sauf à dire - et c'est une lecture possible du roman - que la cible visée par Merry était bel et bien Seymour Levov ; Levov en tant que père trop parfait (ou trop "résistant" à la tentation incestueuse ?) ; Levov en tant que magnifique représentant des certitudes et de l'égoïsme américains.

L'acte terroriste comme symptôme

Lorsque, en 1995, l'écrivain Zuckerman (ce double littéraire de Roth) entre en fonction, il se livre à une sorte d'investigation qui, à partir de quelques indices fournis, reconstitue l'histoire, ou plutôt la constitue, imagine non ce qu'elle a été mais ce qu'elle peut vraisemblablement avoir été. Il va dire non pas ce qui a été fait et pensé mais la couleur, la tonalité des actes et des motivations. Evoquant son "besoin de découvrir des couches profondes, ce soupçon persistant qu'on ne [le] laisse pas tout voir", parce que "la dernière personne à mettre dans la confiance est un romancier en activité" (p. 64), Zuckerman creuse, cerne, sculpte l'histoire de ce ravage. Il donne à voir ce père meurtri dont la vie est désormais consacrée à deux quêtes : retrouver sa fille entrée en clandestinité et, surtout, se livrer à une analyse rétrospective et introspective des années qui ont précédé l'acte terroriste, pour en situer la genèse et la part de responsabilité qui lui incombe, à lui, le père.

Sans enlever à Meredith la force de sa conviction, son audace politique, sans exclure l'idée d'une conscience aiguë qui peut faire d'elle, selon l'idéologie d'Angela Davis, "le fer de lance de la révolution" (p. 225), Roth s'attache à suivre une tout autre piste. Le repérage pointilleux auquel le père, une fois l'acte commis, soumet le passé, l'enfance de Merry, se révèle fructueux.

L'acte semble alors le point d'orgue d'un mal-être existentiel. Celui d'une enfant au physique ingrat, trop grande et trop large pour son âge, hantée par l'image d'une mère autrefois élue "miss America" ; d'une jeune bègue, dont le bégaiement (il cessera après l'attentat...) traduit le malaise ; d'une fillette tentée par une relation incestueuse qui restera de l'ordre du fantasme parce que le surmoi du père est efficient ; d'une jeune fille qui vit avec moins de mesure que d'autres le conflit des générations et l'émancipation adolescente. Son oncle Jerry résume en termes très tranchés l'itinéraire de cette rupture : "Pourquoi est-ce que cette fille déteste son père ? Ce père vraiment formidable ? Pourquoi elle s'en prend à lui ? Le besoin génétique de séparation ? Et c'est pour ça qu'il faut qu'elle passe de Seymour Levov à Che Guevara ?" (p.110).

Si le point de vue de Roth coïncide globalement avec celui de ce personnage, il est représentatif d'une analyse politique qui tend à l'explication psychologue, d'une idéologie qui rabat l'acte politique du côté du malaise, d'une pensée qui se refuse à voir quoi que ce soit de positif dans l'excès.

Pastorale américaine montre que, parce que trop de complexes convergent, le mal-être adolescent prend, à un moment donné, une ampleur qui quitte la norme. Si l'entrée dans la clandestinité qui suit l'explosion de la bombe se situe dans la tradition du parcours terroriste, ce que dit Philip Roth de la période suivante nous fait entrer dans le strict domaine de la pathologie lourde : Merry devient adepte d'une secte qui, par désir de protéger tous les êtres vivants y compris les microbes, renonce à l'hygiène. "Merry trouva en bibliothèque les livres qui l'amènèrent à abandonner sans retour la tradition judéo-chrétienne pour trouver la voie de l'impératif éthique suprême, l'ahimsa, le respect systématique de la vie et l'engagement à ne pas faire de mal à un être vivant." (p. 362)

Dans les pages qui suivent cette présentation théorique et policée de la nouvelle conviction de Merry, le roman change de tonalité. L'action se situe au moment où Levov retrouve enfin sa fille : "Sa véritable odeur lui parvint. C'était l'odeur humaine la plus immonde, à l'exception de celle de la gangrène et de celle du cadavre [...], l'odeur d'un humain fou qui bouffe sa merde pour le plaisir. Cette abjection l'atteignait enfin. Elle est infecte. Sa fille est une loque humaine qui pue le déchet humain" (p 367). Au moment où Levov vomit sur sa fille, le ravage est consommé !

L'acte terroriste, ainsi mis en perspective, devient une étape clé d'un lourd processus de dégradation mentale et physique...

Et ce qui intéresse le romancier Roth, c'est précisément le moment ténu où le positif s'inverse en négatif, où

l'engagement généreux au service d'une cause valable avoue ses failles et révèle dans la monstruosité sa tendance exutoire. Et lourdement pathologique.

De l'intérêt du romancier pour les ravages

Le bonheur n'a pas de saveur romanesque parce qu'il n'a pas d'aspérité. La souffrance en a. Le lecteur averti comprend d'emblée que les cent premières pages du roman, qui font l'éloge, à travers le regard admiratif d'un enfant, de celui que tous nomment "*le Suédois*" (beauté, intelligence, succès sportif, droiture, prestige, dignité, sérénité, solidité...) contiennent en germe la désillusion. La montée et l'apogée ouvrent sur l'anéantissement. L'écriture n'est laudative que pour faire le lit de la chute.

Nathan Zuckerman enfant contemple avec admiration "*le Suédois*". Mais cinquante ans plus tard, Seymour Levov n'intéresse l'adulte et écrivain en activité que dans la mesure où il s'effondre.

L'écriture est cruelle. Dès lors qu'il perçoit la faille, le romancier entre en action, percevant le matériau offert à l'écriture. Il se livre alors à cette investigation patiente qui va disséquer l'effondrement. Tout se passe comme si l'acte terroriste n'intéressait Roth que dans la mesure où il est perverti par des motivations troubles, enserré dans une pathologie que le fil du roman révèle toujours plus lourde.

Il y a chez le romancier - chez la plupart des romanciers et chez Roth en particulier - un intérêt affirmé, ouvert, pour les destins marqués. Les périodes troublées - celle de l'engagement américain au Vietnam en est une - engendrent des êtres extrêmes, des êtres faits de démesure, que le romancier cerne non par attrait morbide mais parce qu'il croit en l'acuité de son jugement littéraire, parce qu'il sait que le regard du romancier a mission et compétence à proposer, en contrepoint des discours médiatiques et de leurs simplifications manichéennes, une perception plus nuancée, plus complexe, plus profonde, de la nature humaine, de ses strates et de ses limbes.

L'acte terroriste de Merry est ainsi passé au crible d'un roman de six cents pages, qui tente de cerner les enjeux de l'acte militant lorsqu'il devient acte terroriste et de faire la part entre une détresse individuelle et un acte politique qui entre dans l'Histoire.

Le message américain...

Au moment de l'affaire Lewinsky, Philip Roth a regretté que la société américaine, drapée dans une moralité candide, n'ait pas eu l'idée - peut-être était-ce plutôt une inaptitude - de juger le scandale à la lumière des cas d'adultères que la littérature donne à lire.

Jugeant le regard littéraire fiable et de bon aloi, Roth lui livre donc le terrorisme en pâture... Au seuil de l'investigation du narrateur, l'idée que le terrorisme ne peut germer que dans un esprit perturbé, voire dérangé, s'impose, écartant le motif du terrorisme comme seul combat possible à un moment donné.

Est-ce à dire que *Pastorale américaine* propose aux Américains et au monde entier un message clair et sans ambages, selon lequel la démocratie - la conception américaine de la démocratie - est incontournable, et le terrorisme inconcevable?

Si l'objectif est d'atteindre le point de vue de l'individu Roth, du citoyen américain Roth, à travers son roman, la démarche est périlleuse. Bien qu'il cède souvent la parole à des narrateurs de son âge, qui sont comme lui des écrivains professionnels, Roth nous incite à ne procéder qu'à une assimilation prudente et à ne pas faire la part trop belle à l'autobiographie dans des romans qui restent fondamentalement du côté du fictif.

S'il est donc possible de dégager du roman le point de vue du narrateur Zuckerman, l'idée que ce point de vue coïncide avec celui de Roth ne sera émise qu'avec prudence et réserve.

Le personnage de Merry a été inspiré à Roth par une histoire vraie, celle de Katherine Boudin, gauchiste connue dans les années soixante et soixante-dix. Elevée à New York dans une famille intellectuelle engagée à gauche, elle a fait partie d'un mouvement étudiant gauchiste contre la guerre du Vietnam. Impliquée dans l'explosion accidentelle d'une bombe puis, sans plus aucun rapport avec la guerre au Vietnam, dans une attaque à main armée meurtrière, elle a été inculpée de complicité de meurtre [6].

L'écrivain dit avoir dans un premier temps abandonné le livre qui deviendra plus tard *Pastorale américaine* : "J'avais commencé pendant la guerre du Vietnam. J'en tenais déjà le principe, je tenais la famille, la fille, l'attentat, mais je ne tenais pas le livre pour autant, parce qu'à l'époque c'était plutôt la fille que le père qui

m'apparaissait comme personnage douloureux" [7].

Ce propos est à mettre en relation avec un texte majeur, situé au début du roman (pages 65 à 70). Il s'agit d'une sorte de "discours" que Nathan rédige en 1995, lors du quarante-cinquième anniversaire de sa promotion. Analysant l'état d'esprit de sa génération, dans les années 45-50, il évoque cette "énergie", cette "ivresse collective" qui donnait aux Américains l'impression d'être "maîtres de leur destin" et d'avoir accès à la réussite, avec en filigrane l'idée essentielle que ce bonheur n'était possible qu'à condition d'éviter l'écueil de la démesure, de l'"hystérie" : "Nous avons derrière nous la communauté entière pour nous supplier en permanence de ne pas tout gâcher par immodération".

L'éducation proposée à cette jeunesse américaine de la fin des années quarante (Nathan Zuckerman dans le champ du roman, Philip Roth dans celui du réel) est fondée sur des valeurs qui prêchent la mesure. "Dans l'ensemble, nous étions loin d'avoir le courage - la folie ? - qu'il aurait fallu pour nous écarter sensiblement du droit chemin et décevoir les illusions que nos parents entretenaient." (p. 67) Toute l'ambiguïté du roman est ici résumée dans cette perception hésitante de la "capacité insurrectionnelle de l'adolescence" : Est-elle "courage" ou "folie" ?

Roth et Zuckerman appartiennent à cette génération élevée dans l'esprit de la mesure, du respect des valeurs (rectitude morale, chasteté, démocratie...), qui a pu être tentée dans les années soixante-dix par la démesure. Zuckerman, lui, semble revenu, l'âge venant, vers la mesure. Qu'en est-il de Roth ?

Pastorale américaine est publié chez Gallimard, dans la collection Folio. C'est à cette édition que nous avons ici fait référence.

1 - Lire, mai 1999, entretien accordé par Philip Roth à Pierre Assouline. [Retour](#)

2 - ibid. [Retour](#)

3 - ibid. [Retour](#)

4 - ibid. [Retour](#)

5 - ibid. [Retour](#)

6 - L'atelier du roman, septembre 2000, entretien accordé par Philip Roth à Alain Finkielkraut [Retour](#)

7 - Le Monde 2, 11 septembre 2004 [Retour](#)